

NEZHA AÏT-AÏSSA BOUKERDENNA

Université Mostefa BenBoulaïd, Batna 2

La poétique de la solitude dans *La dernière nuit* d'Emmanuel Bove

Enfermé dans une chambre d'hôtel, Arnold, submergé par une angoisse écrasante, tente de mettre fin à ses jours en ouvrant le robinet de gaz. Sauvé *in extremis* par sa maîtresse, il entame alors une errance nocturne à travers Paris. Cette nuit, qui apparaît comme un long parcours à la recherche de rédemption ou d'échappatoire, se transforme en une série de rencontres aussi vaines qu'illussoires. Bien qu'Arnold s'efforce de partager son histoire avec sincérité, aucun des individus qu'il croise ne semble capable de lui apporter le soutien ou la compréhension qu'il espère. Chaque interaction renforce davantage son sentiment d'isolement, amplifiant son malaise et son désespoir.

Cette quête existentielle qu'entreprend Arnold, marquée par une succession de rencontres infructueuses, révèle l'absurdité de sa condition. À chaque tentative de communication, il se heurte à l'indifférence des autres, incapable de trouver un écho à sa détresse. Loin d'atténuer son mal-être, ses interactions ne font que souligner sa solitude et son incapacité à échapper à son propre tourment. Cette errance dans un Paris nocturne, vide de sens et de réconfort, symbolise la lutte intérieure d'Arnold face à une existence dénuée de finalité. Son parcours, celui d'un homme solitaire, devient une métaphore de l'absurde tel que défini par Camus, où l'individu, en quête de sens, se voit constamment

ramené à l'indifférence d'un monde qui ne répond pas à ses attentes.

Dans le cadre de notre article, nous allons montrer comment la poétique de la solitude dans *La dernière nuit* se construit à travers l'errance d'Arnold. Nous analyserons comment cette solitude est constamment renforcée par l'absurdité de sa quête de rédemption, une quête qui ne trouve aucun écho chez ceux qu'il rencontre. À l'image de Sisyphe poussant éternellement sa pierre sans jamais atteindre son but, Arnold répète inlassablement ses tentatives de se racheter, sans jamais parvenir à combler le vide ou à obtenir une quelconque rédemption. Cette étude mettra en lumière le lien entre la solitude existentielle et l'absurde, deux éléments en étroite relation avec la condition humaine selon Bove, dans un monde indifférent aux souffrances individuelles.

La solitude est un thème central chez Emmanuel Bove, dont l'écriture minimalistre explore l'isolement des individus, à la fois face au monde et à eux-mêmes. Ouellet l'explique dans la citation suivante : « alors que Sartre enjoint l'être à se déterminer et à prendre position vis-à-vis de l'absurdité du monde, Bove constate sans plus que le malentendu n'est pas tant entre l'individu et le monde qu'au cœur même du sujet »¹. Ses personnages, lucides mais démunis, tentent de nouer des liens sans jamais y parvenir, révélant une fracture relationnelle profonde. *Mes amis* illustre cette quête avortée avec Victor Bâton, tandis que *Un soir chez Blutel* met en scène une solitude persistante au sein même d'un groupe. *Le Pressentiment* et *Départ dans la nuit* approfondissent cette réflexion en montrant l'impossibilité d'échapper à l'isolement, qu'il soit contraint ou choisi.

1 F. Ouellet, *Contexte, références et écriture*, Québec, éditions Nota Bene, 2005, p. 40.

La dernière nuit, à l'instar de *Mes amis* ou de *Le Pressentiment*, illustre ainsi une solitude essentielle, non pas conjoncturelle mais ontologique, où l'épreuve de soi dans un monde déserté de sens devient la seule expérience possible. « Dans un article daté du 20 mars, paru dans *Les Nouvelles Littéraires*, Edmond Jaloux écrit : "Il s'agit d'un personnage essentiellement "bovien", qui, un soir, dans une chambre d'hôtel bon marché, prend la mesure de l'absurdité de son existence. [...] *La dernière nuit* est l'un des meilleurs ouvrages d'Emmanuel Bove ; c'est dans ce texte que son talent singulier se manifeste avec le plus d'éclat. Il est, de façon caractéristique, un auteur des "lueurs du soir", l'un des explorateurs et analystes les plus attentifs de cette lumière crépusculaire qui entoure et obscurcit parfois le noyau central de notre conscience. Lorsqu'on étudiera, une fois notre époque devenue passé, l'ensemble des expressions littéraires du premier tiers du XX^e siècle, on reconnaîtra que sa grandeur – et cela ne vaut pas uniquement pour la France – aura consisté à faire surgir la lumière dans ces zones intermédiaires jusqu'alors inconnues" »².

2 E. Jaloux, cité d'après : R. Cousse, J.-L. Bitton, *Emmanuel Bové – Eine Biographie*, Berlin, Edition diá, 2016, p. 186. Trad. N.A.A.B. « Edmond Jaloux schreibt am 20. März in den *Nouvelles Littéraires* : "Es geht um einen im Wesentlichen "bovianischen" Menschen, der eines Abends in einem billigen Hotelzimmer die Unsinnigkeit seiner Existenz bemisst. [...] *La dernière nuit* ist eines der besten Werke von Emmanuel Bove, in ihm zeigt sich sein besonderes Talent am deutlichsten. Er ist in typischer Weise ein Autor "der Abendstimmung", einer der besonnensten Erforscher und Analytiker dieses Dämmerlichts, das den Zentralkern unseres Bewusstseins umgibt und mitunter auch verdunkelt. Wenn unsere Zeit Vergangenheit sein wird und man die Gesamtheit der literarischen Äußerungen des ersten Drittels des 20. Jahrhunderts studiert, wird man feststellen, dass seine Größe – und nicht nur in Frankreich – darin bestanden hat, Licht in diese bis dahin unbekannten Zwischenbereiche gebracht zu haben" ».

Le héros bovin, loin de s'ériger en révolté sartrien, se tient en retrait, dans une forme de lucidité resignée qui n'ouvre ni à l'action ni à la transcendance, mais à une exploration pudique et précise du désarroi. L'écriture, sèche et dépouillée, épouse ce retrait, et fait surgir dans le silence du texte une vérité trouble, inarticulée, mais poignante.

Ainsi, à travers des récits introspectifs et « [des] héros-interchangeables » sans autres élans que velléitaires, rêvant leur vie plutôt que de la vivre », « artisans de leurs défaites, qui ruminent des réussites impossibles de petits-bourgeois », « impuissants devant le destin qui les mène à son gré »³, confrontés à l'absence de liens véritables, Emmanuel Bove décline le thème de la solitude sous diverses formes, interrogeant la condition individuelle et les limites des relations humaines dans une société indifférente. Par une écriture sobre et précise, il met en lumière les failles et paradoxes d'une existence marquée par l'isolement et la solitude.

La grandeur littéraire de Bove, comme le souligne Jaloux, réside précisément dans cette capacité à « faire surgir la lumière » dans les zones de l'existence les plus incertaines, là où l'individu s'affronte à lui-même, sans recours. Par ce biais, son œuvre prend une dimension universelle puisqu'elle ne se contente pas de dire la solitude, elle en fait l'expérience, dans toute sa complexité existentielle.

L'isolement intérieur

Arnold est profondément isolé dans sa chambre d'hôtel, symbole de son désespoir intérieur et de son aliénation du monde extérieur. Une chambre dans

3 F. Ouellet, « L'Altérité subjective d'Emmanuel Bove – le Cas du Piège », [dans :] *Études littéraires*, 1995, vol. 27, n° 3, p. 102. <https://doi.org/10.7202/501098ar>.

laquelle il ne sait plus quoi faire et où il se trouve enfermé dans un délire qui le plonge de plus en plus profondément dans une confusion entre rêve et réalité. Dans ce roman, Bove ne déroge pas à la règle concernant les chambres évoquées dans l'ensemble de son œuvre, où « la mort parle, l'absence se manifeste, mais jamais la naissance ne se dit »⁴. Chaque geste qu'Arnold accomplit ne fait qu'amplifier ce sentiment de déréalisation, où la frontière entre le monde extérieur et son propre chaos intérieur devient floue.

Exaspéré, Arnold tournait en rond, s'arrêtant parfois pour contempler les murs contre lesquels, semblait-il, il avait envie de se jeter. « Je vais avoir le vertige... », pensa-t-il. Il s'assit, croisa ses jambes et saisit à deux mains son pied. Il plia la chaussure autant que cela est possible, comme le font les bottiers pour convaincre un client de la souplesse de leur marchandise. Il eut un ricanement. « Quelle camelote ! » dit-il. Il se releva d'un bond, mais son ardeur se calma aussitôt. Il ne savait que faire. Allait-il s'étendre sur son lit, ouvrir la fenêtre, se rafraîchir le visage, ou bien se rasseoir encore ? Il n'en savait rien. Il ne se rendait même pas compte qu'il venait de se lever. Il était là, debout, dans une chambre trop petite pour lui, les yeux levés au ciel ou plus exactement au-dessus de lui. Ses lèvres tremblaient comme s'il eût récité quelque prière.⁵

Dans ce passage, l'isolement intérieur et la solitude d'Arnold se manifestent clairement à travers son agitation désespérée et ses gestes vides de sens. Tournant en rond dans sa petite chambre, il est prisonnier d'un espace clos qui reflète aussi bien son emprisonnement physique que psychique. La contemplation des murs,

4 R-Y. Roche, « Les Chambres d'Emmanuel Bove », [dans :] S. Coste, D. Carlat (dir.), *Lire Bove*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2003, p. 43.

5 E. Bove, *La dernière nuit*, Le Castor Astral, 2017, p. 9-10. Les citations suivantes provenant de l'œuvre citée seront marquées à l'aide de l'abréviation *DN*, la pagination suivra le signe abréviatif après la virgule.

contre lesquels il a envie de se jeter, montre son découragement face à une existence qui lui paraît insurmontable. On ressent bien que l'environnement d'Arnold se rétrécit autour de lui, et chaque action qu'il entreprend ne fait que souligner son impuissance. Par ailleurs, ce ricanement sarcastique à l'égard de sa chaussure traduit un mépris plus large pour la futilité de ses actes et l'absurdité de sa situation. Indécis, Arnold passe d'une action à une autre sans jamais parvenir à suivre une voie claire. Cela traduit un état de désorientation complète et de délire profond et le fait qu'il ne se souvienne même pas de s'être levé renforce cette perte de repères. Ses yeux levés au ciel représentent l'image d'un appel désespéré à une force extérieure qui pourrait le sortir de cette impasse. Toutefois, l'absence de toute réponse, dans cet espace clos, accentue son isolement et l'absurdité de son existence.

De plus, sa tentative de mettre fin à ses souffrances, en ouvrant le robinet de gaz, symbolise le degré extrême de sa solitude et de son incapacité à trouver du réconfort ou de l'aide

Depuis longtemps, ce robinet avait attiré l'attention d'Arnold, mais l'idée ne lui était jamais venue. Ce soir là, elle traversa son esprit [...] Il s'accroupit, essaya de manœuvrer le robinet [...] Arnold parvint à l'ouvrir. (DN, 14-15)

Cependant, ce jeu d'Arnold avec le robinet de gaz incarne son désarroi face à l'absurdité de la vie. Il n'a pas vraiment l'intention de se suicider mais il manipule le gaz comme une manière de tester ses limites face à une existence qui lui paraît vide de sens. Ce geste répétitif et futile (ouvrir et fermer le robinet) accentue l'absurdité de son acte car, bien qu'il flirte avec la mort, il n'éprouve ni révolte ni désir véritable de mourir. Il se perd dans un jeu morbide, comme s'il essayait de donner du sens à sa vie à travers un acte sans véritable but.

il ne songeait pas à la mort. Cependant que le gaz envahissait la pièce, il s'observait. De temps en temps, il levait la main pour s'assurer qu'il pouvait toujours disposer de ses membres, ou bien il ouvrait les yeux, passait sa langue sur ses lèvres, tournait la tête. « Pour le moment, murmura-t-il, je ne cours aucun danger. » Quelques minutes s'écoulèrent sans qu'il trouvât même nécessaire de faire un geste. N'avait-il pas toute sa lucidité ? « Il me semble, songea-t-il, qu'il y a un bon moment que je n'ai pas fait un geste. (DN, 16)

On voit bien dans ce passage l'isolement intérieur d'Arnold qui se manifeste explicitement. Il est physiquement seul dans la pièce, mais son isolement est avant tout psychologique. Les réflexions qui traversent son esprit montrent qu'il est détaché de la réalité et de lui-même. Même lorsqu'il prend conscience du danger, il reste passif, incapable de réagir de manière décisive. Cette absence de volonté est l'une des caractéristiques de l'absurde : Arnold est comme étranger à son propre destin, spectateur de sa propre existence, incapable d'en donner un sens ou d'en changer le cours. Il est en pleine expérience de l'absurde qui « ne désigne rien d'autre que l'épreuve d'un écart par rapport au monde organisé du quotidien »⁶. En outre, Arnold sait qu'il peut fermer le robinet à tout moment, mais cela ne changerait rien à la vacuité de sa situation. Cette impuissance à trouver du sens à ses actes met ce personnage dans une situation de solitude et d'absurdité extrêmes.

La solitude d'Arnold dans cette chambre est aussi métaphysique, car Arnold est coupé de tout lien avec une existence qui aurait un sens. Il se trouve prisonnier dans un univers indifférent et absurde où aucune réponse ne viendra puisque même l'appel qu'il fait à sa mère, dans le passage qui suit, ne reçoit aucune réponse : « Il appela sa mère, vraiment, non pas comme

6 D. Darcis, « L'absurde ou la condition humaine », *ThéoRèmes* [En ligne], Varia, mis en ligne le 10 mars 2017, consulté le 04 septembre 2024. §4 ; URL : <http://journals.openedition.org/theoremes/1112> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/theoremes.1112>.

il est entendu que font les agonisants. Il l'appelait pour qu'au moins un être humain se tournât vers lui. Personne ne répondit » (DN, 17). Arnold ne cherche pas seulement le réconfort de sa mère en tant que figure maternelle mais plus largement celui d'un être humain, « une présence, ni une personne ni un rôle, une sorte de fantôme qui serait là, simplement, muet éventuellement, réintroduisant de l'humain dans le désert de la solitude »⁷, un écho dans un monde qui semble indifférent à sa souffrance puisque même « son propre passé se déroulait devant ses yeux, sans lui » (DN, 17). La solitude d'Arnold atteint ici son paroxysme, car même ses repères intérieurs – à savoir son passé et sa propre histoire – lui échappent, amplifiant son isolement total et sa perte de soi. Arnold se sent étranger à lui-même, il éprouve une étrangeté que Camus définit comme suit : « voici l'étrangeté : s'apercevoir que le monde est "épais", entrevoir à quel point une pierre est étrangère, nous est irréductible [...] Une seule chose : cette épaisseur et cette étrangeté du monde, c'est l'absurde »⁸. C'est-à-dire qu'il existe une réalité brute et palpable qui est à la fois évidente et incompréhensible pour l'homme. L'absurde est donc cet écart irrémédiable entre l'homme qui cherche un sens à son existence et un univers qui demeure silencieux et obscur face à cette quête.

L'errance dans un monde indifférent

Dans ses pérégrinations nocturnes, la nuit marque pour Arnold un point de rupture, un moment où la solitude devient plus palpable, presque tangible. Dans

7 Y. Castellan, « Le sentiment de solitude », *Le Journal des psychologues*, 2009/10, n° 273, p. 55. DOI : 10.3917/jdp.273.0054. §14. URL : <https://shs.cairn.info/revue-le-journal-des-psychologues-2009-10-page-54?lang=fr>.

8 A. Camus, *Le mythe de Sisyphe*, Paris, Folio poche, 1942, p. 30-31.

cette obscurité, les contours familiers du monde s'effacent, et avec eux, les repères qui permettent habituellement de se situer. La nuit, à ce moment-là, est un espace de désorientation, où Arnold, privé de lumière, se retrouve seul face à lui-même. Pour lui, elle symbolise le début d'une quête intérieure, un cheminement où chaque pas l'enfonce un peu plus dans l'isolement.

C'est dans ce cadre nocturne que sa solitude devient non seulement une expérience émotionnelle mais aussi un état de fait car la nuit, tout se confond, et Arnold, dans cette confusion, est perdu. En effet « dans la théorie mystique, la nuit symbolise la disparition de toute connaissance distincte, analytique, expérimentale, bien plus la privation de toute évidence et de tout support psychologique »⁹. Ainsi la ville, au soir, devient pour lui une vaste étendue silencieuse et hostile où il cherche désespérément un sens, une direction, mais se heurte à l'absence de réponse : « Il souffrait d'être seul. [...] Dans cette ville au milieu de laquelle il se trouvait et dont, pourtant, il ne faisait plus partie » (DN, 49).

Par ailleurs, c'est précisément cette désorientation nocturne qui donne forme à sa quête. La nuit devient l'occasion d'un face-à-face avec l'inconnu, mais aussi avec ses propres angoisses. Sans repères, il erre, à la recherche d'un but qui lui échappe constamment. Ainsi, sa solitude s'accentue, et chaque pas semble éloigner davantage la possibilité d'un retour à la lumière, d'un lien avec autrui. C'est le début d'une errance à la fois extérieure et intérieure, où Arnold, privé de tout repère, s'avance dans un espace où la solitude est sa seule compagnie.

Bien qu'Arnold croise de nombreuses personnes au cours de son périple nocturne, il revient sans cesse

9 J. Chevalier, A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles : mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Paris, Robert Laffont, 1969, p. 682.

à son état originel : la solitude. Malgré ces rencontres, il reste profondément isolé, incapable de communiquer sa détresse aux autres de manière à être réellement compris.

La première personne qu'Arnold rencontre, dans son délire, est son amoureuse Jacqueline :

Je croyais, Jacqueline, que jamais vous ne viendriez, dit Arnold avec reconnaissance. Je croyais que je vous avais déplu, que je vous avais fait de la peine sans le savoir. Merci, Jacqueline, merci. Vous ne pouvez pas soupçonner combien mon bonheur est grand ! Et je voulais mourir ! Comme je vous demande pardon ! Je croyais – oui, je le croyais – que vous étiez de ces êtres frivoles, légers, qui ne peuvent discerner ce qu'il y a de noble dans le cœur d'un homme, si cet homme a mal agi. (DN, 20-21)

Arnold, en son for intérieur, semble croire que seul l'amour d'une femme peut lui offrir la compréhension et le pardon qu'il désespère de recevoir. Pour lui, Jacqueline incarne cette figure rédemptrice, capable de saisir la profondeur de son mal-être et de voir au-delà de ses erreurs. Il est convaincu que son amour pourra transcender la faute qu'il a commise, lui offrant ainsi non seulement une forme de réconfort mais aussi une absolution morale. Dans sa détresse, il place en elle l'espoir d'être compris, d'être pardonné sans jugement, comme si l'amour seul avait le pouvoir d'effacer la culpabilité qui le ronge et de le libérer de son tourment intérieur. Dans sa solitude écrasante, il espère que Jacqueline sera capable de percevoir la noblesse qui se cache derrière ses erreurs. Toutefois, grand est le désespoir d'Arnold lorsque cette dernière se détourne de lui rien qu'en entendant la vérité sur son crime de la bouche de son mari : « L'homme que vous avez sauvé de l'asphyxie [...] C'est un assassin doublé d'un maître chanteur » (DN, 33). Jacqueline aussitôt se détourne de lui et tente même d'appeler la police pour le dénoncer. Arnold se retrouve, après s'être enfui, à nouveau seul : « tout se dérobait autour de lui. Il restait seul avec sa

faute, avec son remords [...] Arnold se remit en marche. Il éprouvait le besoin de se confesser » (DN, 49). La solitude d'Arnold, dans ce passage, se transforme en une prison où la faute et le remords se nourrissent l'un de l'autre, le laissant dans un état de tourment continu et inextricable.

La deuxième escale d'Arnold est la maison de sa mère. Quoi de plus réconfortant que l'amour inconditionnel d'une mère, qui fait fi de toutes les incertitudes et les erreurs de son enfant ? Dans cette demeure, Arnold espère retrouver un semblant de chaleur, un espace où il pourrait être accueilli sans jugement. L'amour maternel est souvent considéré comme l'un des liens les plus puissants et durables, capable de guérir les blessures les plus profondes. Même face aux pires égarements, une mère reste celle qui tend la main, prête à écouter et à comprendre, offrant ainsi une opportunité de rédemption. Pour Arnold, le simple fait de se rendre chez sa mère représente un espoir de réconciliation avec lui-même et avec son passé. Il désire vivement que cet amour lui permette de se libérer de ses tourments et de son sentiment d'isolement. Sa mère l'accueille avec grande émotion :

À sa vue, elle poussa un léger cri, ôta ses lunettes et, en s'appuyant aux meubles, alla à petits pas tremblants à sa rencontre. Son visage ridé était illuminé. Toute sa personne disait la joie immense qu'elle avait de revoir son enfant. (DN, 50-51)

Néanmoins, quand Arnold lui avoue qu'il est un meurtrier, les sentiments d'amour, d'admiration et de respect de sa mère se transforment, *ex abrupto*, en une sorte de répugnance : « Elle eut un sursaut [...], le même mouvement de défense que pour une maladie » (DN, 53). Et elle lui demande même de partir : « je t'en prie, laisse-moi... Pars... Ne reviens plus » (DN, 54).

Arnold réalise finalement qu'il est seul face à son destin, qu'il n'a plus personne sur qui compter : « Arnold

était sans force. Où qu'il tournait, il ne rencontrait que des ennemis. Personne ne voulait plus l'écouter. À peine avait-il parlé que son interlocuteur se dérobait ! » (DN, 83). Ce sentiment d'abandon souligne un isolement total, un état qui ressemble grandement à la définition suivante de la solitude donnée par Sylvie Germain : « lieu d'un épanchement de vide, d'abandon : abandon de soi par les autres, qui pourtant sont là, alentour, mais qui n'ont plus rien à nous dire, plus rien à nous offrir, ni signes ni sens, aucun partage, et à la fin abandon de soi par soi-même devenu trop dévasté, insignifiant à outrance, pour pouvoir s'intéresser, fût-ce minimalement, à sa propre personne peu à peu réduite à néant »¹⁰.

Il doit désormais faire face à la situation avec ses propres ressources puisqu'il comprend qu'il n'a plus de soutien, ni de compréhension, ni de pardon de la part des autres. Cela intensifie son sentiment de solitude et de désespoir, car il se rend compte qu'il est non seulement incompris mais aussi activement repoussé par ceux qu'il pensait pouvoir l'aider. Il se rend compte qu'il n'a plus de place dans ce cercle de compassion qu'il croyait pouvoir trouver.

Laissant de côté sa quête de rédemption, il essaie désormais d'accomplir une bonne action, ce qui serait, selon lui, susceptible de le déculpabiliser : « Ah ! si au moins, pensait-il, je pouvais sauver la vie de quelqu'un, si je pouvais empêcher un crime, si je pouvais faire une belle action avant d'être arrêté » (DN, 84). Il se met en tête que ces gestes pourraient effacer les traces de sa faute, pensant qu'une simple bonne œuvre pourrait compenser ses erreurs passées.

10 S. Germain, « La solitude comme lieu », [dans :] *Nuove solitudini*, édité par Matteo Majorano, Quodlibet, 2012, §5 ; <https://books.openedition.org/quodlibet/627>.

Cependant, cette quête s'avère être une autre forme d'errance et de solitude. Ses efforts sont souvent maladroits et, malgré sa bonne volonté, il ne parvient pas à établir de véritables relations avec les autres. Chaque tentative de faire le bien semble se heurter à l'indifférence ou au rejet, renforçant son sentiment d'isolement et de désespoir.

En effet, à chaque fois qu'Arnold tente d'accomplir une bonne action, il se retrouve à commettre un nouvel acte répréhensible, aggravant ainsi sa détresse initiale. En voulant secourir une jeune fille des griffes d'un pédophile, il finit par accepter de l'argent de ce même individu : « Mélancoliquement, Arnold se remit en route, il était mécontent de lui-même. Il avait conscience de sa déchéance ainsi que de sa bêtise » (*DN*, 93). Plus tard, il cherche à démasquer les intentions malveillantes d'un maître-chanteur, mais se retrouve, par une malheureuse suite de circonstances, à devenir son complice : « c'est inutile de vous donner le mal de jouer la comédie. Je ne suis pas dupe. Une fois suffit » (*DN*, 111), lui rétorque l'agent qui, au lieu d'arrêter le maître-chanteur, l'arrête, lui. Par ailleurs, l'argent qu'il a accepté, loin de servir à arrêter le maître-chanteur, contribue à sa propre chute. Par la suite, il tente de se racheter en faisant don de cet argent lors d'une veillée funèbre, mais il est accusé de vol : « Allons [...] avoue donc de suite que tu as volé ces quelques billets. Cela vaudra mieux » (*DN*, 118) lui dit le fort des Halles présent au funérailles. Enfin, lorsqu'il essaye de déjouer l'interrogatoire habile du commissaire de police visant à lui faire avouer son meurtre, il finit, malgré lui, par confesser son crime :

Arnold avait complètement oublié qu'il se trouvait au commissariat de police. Le joie qu'il éprouvait d'avoir enfin rencontré un homme qui l'aimait l'empêchait de considérer cette scène avec bon sens. Il était comme enivré de boisson. – oui, c'est vrai, dit-il avec empressement, j'ai commis un crime affreux. Cet homme, pourtant, ne

m'avait jamais fait le moindre mal. Mais je souffrais tellement dans mon amour-propre. (DN, 143)

Arnold se trouve ainsi piégé dans un cycle où ses actions, bien qu'animées par un désir sincère de réparation, n'aboutissent qu'à des échecs. Au lieu de lui apporter la paix intérieure qu'il recherche, ces actes lui rappellent l'absurdité de sa situation et qui plus est, il n'y trouve aucun moyen d'échapper à la culpabilité qui l'accable. En fin de compte, sa quête d'une bonne action se transforme en une nouvelle source de frustration, l'amenant à réaliser que la solitude et le poids de son passé le suivront toujours, quand bien même il essaie de se racheter : « Arnold marchait de long en large dans sa cellule. À son amertume s'ajoutait de la colère [...] Il tournait à l'intérieur des quatre murs qui l'enserraient et parfois il appelait la mort comme une délivrance » (D-N, 146). Ce passage démontre enfin que la solitude d'Arnold est à la fois une cause et une conséquence de son désespoir.

Un Sisyphe solitaire

Dans la mythologie grecque, Sisyphe est un personnage qui est connu pour son châtiment éternel. Roi de Corinthe, il est célèbre pour avoir trompé la mort à plusieurs reprises. Il a réussi à capturer Thanatos, la personification de la mort, empêchant ainsi les mortels de mourir. Une version de son histoire donnée par le dictionnaire des mythes littéraires raconte que : « Sisyphe étant près de mourir, ordonna à sa femme de laisser son corps sans sépulture. Il voulait ainsi éprouver son amour, espérant qu'elle n'en ferait rien. Or, elle exécuta l'ordre ponctuellement. Sisyphe demanda donc à Hadès de le laisser revenir sur terre pour la punir et procéder à sa propre inhumation. Mais quand il eut de nouveau respiré l'air du monde, il ne voulut plus retourner dans l'autre. Et il fallut qu'Hermès vînt le chercher,

et il fut durement puni pour avoir manqué de parole à Hadès »¹¹.

On voit bien à travers ce passage que Sisyphe est coupable d'avoir essayé de résister à l'autorité divine : « il s'est cru au-dessus de la condition mortelle »¹². Il s'est vu, en quelque sorte, supérieur à la mort, trop confiant en sa capacité à la tromper. C'est cette arrogance qui lui a valu la punition de devoir faire monter un rocher le long d'une montagne seulement pour le voir redescendre à chaque fois.

À l'instar de Sisyphe, Arnold, dans la dernière nuit, se joue également de la mort. En effet, s'il ouvre le robinet pour se suicider, ce n'est pas seulement dû à la situation absurde dans laquelle il se trouve, comme on l'a expliqué dans le point précédent, mais aussi au fait qu'il croit pouvoir le refermer à tout moment :

Si on lui avait demandé, à cette minute, pourquoi il voulait se tuer, il eût répondu avec étonnement qu'il n'avait pas la moindre intention de mourir. « Voulez-vous savoir pourquoi j'ai ouvert ce robinet ? eût-il continué. N'est-ce pas ? C'est cela qui vous intrigue ? Rien n'est plus simple. J'aime les émotions fortes. J'aime à jouer avec le danger. Mais ne craignez rien. Quand vraiment cela tourne mal, je fermerai le robinet, et tout sera dit. ». En effet, il ne songeait pas à la mort. (DN, 16)

Dans ce passage, Arnold se joue de la mort d'une manière similaire à Sisyphe, qui trompe Hadès pour échapper temporairement à son sort. Sisyphe, en feignant de vouloir revenir sur terre pour accomplir des rites funéraires, parvient à duper le dieu des enfers et à échapper à sa punition. Dans le même sillon, Arnold, en jouant avec le robinet de gaz, agit comme s'il pouvait manipuler la mort à sa guise. Il croit en sa capacité à contrôler sa situation. Comme Sisyphe qui croyait avoir échappé aux règles imposées par les

11 P. Brunel, *Dictionnaire des mythes littéraires*, Paris, édition du Rocher, 1988, p. 1298.

12 *Ibidem*.

dieux, Arnold a cru qu'il pouvait échapper à la fatalité simplement en fermant le robinet au bon moment.

Cependant, Arnold ignore la gravité de son acte et les implications de son jeu avec la mort. La tentative de se jouer de sa destinée le conduit finalement à une spirale de souffrance et à une errance sans succès en quête d'une éventuelle rédemption, tout comme Sisyphe est condamné à répéter perpétuellement son effort. Une illusion qui peut être comparée à celle de Sisyphe qui, malgré son apparente victoire sur Hadès, est finalement condamné à un sort éternel.

Arnold est enfermé dans une absurdité qui évoque le sort de Sisyphe, il erre dans Paris, en quête de rédemption, de salut ou simplement d'une réponse qui donnerait un sens à son existence, mais se heurte à une indifférence impitoyable. Chaque rencontre le confronte à l'incapacité du monde à répondre à son appel. Il raconte son histoire avec sincérité, mais cet acte même se révèle vain puisque ni l'échange ni la parole ne parviennent à briser son isolement. Son errance devient ainsi un rituel stérile, une répétition qui, à l'image du mythe de Sisyphe, souligne l'absurdité de sa condition. Loin d'être un simple vagabondage, cette errance traduit une quête de sens dans un monde dénué de cohérence. Arnold, pris entre affolement et désespoir, continue pourtant de marcher, comme Sisyphe continue de pousser son rocher. Mais là où ce dernier trouve une forme de défi dans sa révolte lucide, Arnold s'épuise dans une fuite perpétuelle. Chaque tentative de contact, loin de briser son isolement, l'accentue. Son incapacité à établir des liens significatifs révèle alors l'étrangeté fondamentale de son existence, il devient étranger aux autres, mais aussi à lui-même, incapable de se reconnaître dans un monde qui le renvoie sans cesse à son propre vide. En effet, et comme le stipule Whal : « [I]l'univers de Bove est celui où une "pendule qui ne marche pas" marque "midi juste afin de tromper

le moins possible" [...]. Et la mise en scène d'un échec programmé apparaît comme une manière de racheter l'imposture, d'atteindre à une forme indirecte de "franchise". Le récit se fait ainsi l'expression cohérente d'un absurde inscrit dans le sujet lui-même »¹³.

Cette citation met en lumière l'absurde dans l'univers de Bove, où la réalité semble régie par une mécanique déréglée mais paradoxalement juste à certains moments. L'échec y est présenté non comme un simple accident, mais comme une nécessité intrinsèque à l'existence, une manière de révéler l'imposture du monde et d'atteindre une forme de sincérité paradoxale. Ainsi, le récit devient le reflet d'un absurde inhérent au personnage lui-même, où la déroute et l'impuissance ne sont pas de simples malheurs, mais des manifestations d'une vérité plus profonde sur la condition humaine.

À travers cette solitude existentielle, le roman illustre non seulement l'absurde au sens camusien – celui d'une confrontation entre l'aspiration humaine au sens et l'indifférence du monde – mais aussi une forme de déréliction radicale, où le sujet, privé d'ancrage et de repères, erre dans une réalité qui lui échappe. Ainsi, plus Arnold cherche à rompre son isolement, plus il s'y enferme, et son parcours devient, de ce fait, l'incarnation même du malaise existentiel face à un monde muet, impénétrable et dépourvu de salut.

Cependant, Sisyphe finit par accepter son sort. D'ailleurs, Camus conclut qu'il faut imaginer Sisyphe heureux puisque c'est dans la révolte face à l'absurde que l'homme peut atteindre une forme de plénitude. Mais Arnold, lui, se débat encore avec cette solitude qui apparaît, dans ce sens, comme une conséquence inévitable de sa condition. Arnold est dans l'incapacité

13 Ph. Wahl, *Emmanuel Bove : un discours en quête d'évidence*, [dans :] *Lire Bove*, Lyon, Les Presses Universitaires de Lyon, 2003, p. 117. www.persee.fr/doc/lire_0296-290x_2003_ant_2_1_1106.

de trouver rédemption ou sens dans ses actions, ce qui le rapproche de Sisyphe dans son acceptation d'une existence vouée à la solitude et à l'échec, mais sans la même lucidité philosophique puisque Sisyphe arrive à trouver une forme de paix dans l'absurde alors qu'Arnold reste prisonnier de sa quête désespérée, profondément solitaire :

Il appela. Personne ne répondit. Il appela fort. Le même silence continua à l'entourer. Alors il se mit à hurler. [...] Et les pas du gardien s'éloignèrent. Arnold les écouta jusqu'à ce qu'ils devinssent imperceptibles. Puis comme une masse, il tomba sur son lit. (*DN*, 153)

En outre, Arnold, après avoir été consumé par la culpabilité et la quête de rédemption, apprend qu'il n'a finalement pas commis de meurtre. Ce moment de révélation devrait être un instant de soulagement, une libération psychologique, et pourtant, cet espoir retrouvé est aussitôt annihilé par l'absurdité ultime, par la mort qui survient, de façon inattendue, alors même qu'il croit avoir repris le contrôle de sa vie. Cet événement souligne le caractère arbitraire et cruel de l'existence, où la quête de sens est sans cesse déjouée par une réalité implacable.

Arnold semble soudain reprendre une certaine autorité sur son destin et ose même donner des ordres aux infirmiers qui sont venus à son secours : « Voulez-vous, dit-il à l'infirmier qui se trouvait derrière lui, ne pas me secouer de cette façon. Cela me donne le mal de mer » (*DN*, 160). Cependant, cette illusion de contrôle est de courte durée puisque même dans cet instant de soulagement, il n'est ni compris ni accepté par les autres. Son insistance devient si exaspérante qu'on tente même de le frapper au visage. Les derniers instants de sa vie sont marqués par un désaccord fondamental entre son sentiment de libération et la réalité extérieure.

Qui plus est, la mort d'Arnold au moment même où il croit être sauvé illustre une vision de l'existence marquée par l'absurde, mais d'une manière qui dépasse l'analogie avec le mythe de Sisyphe. Si Camus définit l'absurde comme la confrontation entre le désir humain de sens et l'indifférence du monde, Arnold en fait l'expérience de manière radicale. En effet, son destin ne se résume pas à un éternel recommencement mais à une rupture brutale et définitive. Contrairement à Sisyphe qui persévère dans son effort malgré l'inutilité apparente de sa tâche, Arnold ne peut ni continuer sa quête ni trouver une forme de révolte lucide. Sa mort soudaine met un arrêt net à sa quête, laissant en suspens toute tentative de donner du sens à son parcours.

L'idée que la vie est imprévisible et dénuée de signification est ici incarnée par cette disparition inattendue, qui vient anéantir toute possibilité de dénouement. Loin d'être un Sisyphe condamné à répéter son geste, Arnold est un homme dont la quête s'interrompt brutalement, sans qu'aucune conclusion satisfaisante ne puisse être tirée. Cela renvoie non seulement à l'absurde camusien, mais aussi à une forme d'inachèvement qui rapproche davantage son sort de l'homme en sursis que du héros tragique. Comme le souligne le passage suivant du roman, l'issue de son errance ne permet ni rédemption ni véritable prise de conscience : « Que se passe-t-il alors ? Personne ne le saura jamais car, au même instant, Arnold rendit son âme à Dieu » (*DN*, 160). Ainsi, loin de suivre le modèle de Sisyphe, Arnold incarne une autre facette de l'absurde, plus proche de l'angoisse existentielle et de l'arbitraire du destin. Son parcours ne se termine pas dans une forme de lucidité tragique, mais dans une solitude absolue, marquée par l'impossibilité d'une quelconque réconciliation avec lui-même ou avec les autres.

Conclusion

Dans cet article, nous avons entrepris de dévoiler la poétique de la solitude qui imprègne le personnage d'Arnold durant sa nuit tourmentée. À chaque étape, la solitude d'Arnold s'intensifie, révélant une lutte intérieure pour trouver un sens à son existence. Cette solitude, omniprésente, joue le rôle d'un miroir qui renvoie inlassablement à Arnold l'image d'un homme en rupture avec lui-même et avec les autres.

La solitude d'Arnold est le reflet d'une condition humaine universelle où les relations avec autrui, tout comme la possibilité d'un pardon ou d'une compréhension, sont inaccessibles. « L'intrigue des romans, "si résolument pessimiste" [...], traduit inlassablement un même discours de l'échec »¹⁴, stipulait Ouellet. En effet, à travers les nuances de cette quête de rédemption, l'auteur met en lumière le poids de la responsabilité individuelle, montrant que cette quête, quand bien même sincère, est vouée à l'échec dans un monde indifférent. Arnold, le Sisyphe des temps modernes, poussant un rocher qui ne cesse de retomber, cherche de l'empathie par des tentatives de rédemption, toutefois il se heurte à l'absurdité de sa condition. Ce vide relationnel et existentiel le consume jusqu'à son dernier souffle, où, ironiquement, la mort survient au moment même où il pense avoir retrouvé un semblant de contrôle sur sa vie. Somme toute, nous pouvons dire que la solitude, loin d'être simplement un état de fait, est aussi un processus poétique et existentiel qui éclaire les tensions entre l'homme et le monde qui l'entoure.

14 F. Ouellet, « L'Altérité subjective d'Emmanuel Bove – le Cas du Piège », *op. cit.*, p. 101

bibliographie

- Bove E., *La dernière nuit*, Paris, Le Castor Astral, 2017.
- Brunel P., *Dictionnaire des mythes littéraires*, Paris, édition du ROCHER, 1988.
- Camus A., *Le mythe de Sisyphe*, Paris, Folio poche, 1985.
- Castellan Y., « Le sentiment de solitude », [dans :], *Le Journal des psychologues (Les troubles bipolaires)*, 2009/10, n° 273. DOI : 10.3917/jdp.273.0054. URL : <https://shs.cairn.info/revue-le-journal-des-psychologues-2009-10-page-54?lang=fr>.
- Chevalier J., Gheerbrant, A., *Dictionnaire des symboles : mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Paris, Robert Laffont, 1969.
- Cousse R., Bitton J.-L., *Emmanuel Bové - Eine biographie*, Berlin, Edition diá, 2016.
- Darcis D., « L'absurde ou la condition humaine », [dans :] *ThéoRèmes* [En ligne], Varia, mis en ligne le 10 mars 2017, consulté le 04 septembre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/theoremes/1112> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/theoremes.1112>.
- Germain S., « La solitude comme lieu », [dans :] *Nuove solitudini*, édité par Matteo Majorano, Quodlibet, 2012. <https://books.openedition.org/quodlibet/627>.
- Ouellet F., « L'Altérité subjective d'Emmanuel Bové – le Cas du Piège », [dans :] *Études littéraires*, 1995, vol. 27, n° 3. <https://doi.org/10.7202/501098ar>.
- Ouellet F., *Contexte, références et écriture*, Québec, Nota Bene, 2005.
- Roche R-Y., « Les Chambres d'Emmanuel Bové », [dans :] S. Coste et D. Carlat (dir.) *Lire Bové*, Lyon, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2003.
- Rops, D., « Les Romanciers contemporains : Emmanuel Bové », [dans :] *Chronique des lettres françaises*, septembre-octobre, 1928.
- Wahl Ph., « Emmanuel Bové : un discours en quête d'évidence », [dans :] S. Coste et D. Carlat (dir.) *Lire Bové*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2003. www.persee.fr/doc/lire_0296-290x_2003_ant_2_1_1106.

abstract

The Poetics of Solitude in *La Dernière Nuit* by Emmanuel Bove

This text analyzes the poetics of solitude in *La dernière nuit* through the character of Arnold, who is immersed in deep anguish and a futile existential quest. The central issue of the article is: How does Arnold's solitude develop and intensify through his nocturnal wandering and quest for redemption? Using a detailed analytical approach, the study explores how Arnold's solitude deepens as his journey progresses, thereby amplifying his distress. The text draws a parallel between Arnold and the myth of Sisyphus, where, like Sisyphus, Arnold endlessly attempts to redeem himself, without ever reaching his goal. The absurdity of his quest for redemption thus becomes a metaphor for the human condition in a world indifferent to individual suffering. The article concludes that Arnold's solitude is not merely a state, but rather a poetic and existential process that highlights the deep tensions between man and an unfeeling universe. This existential solitude, fueled by the constant failure of his attempts at redemption, consumes Arnold until the end, where, ironically, death comes just as he believes he has regained some control over his life.

keywords

solitude, quest for redemption, absurd, poetic, despair

mots-clés

solitude, quête de rédemption, Absurde, poétique, désespoir

nezha aït-aïssa-boukerdenna

Nezha Aït-Aïssa-Boukerdenna est maître de conférence, HDR en sciences des textes littéraires au département de français de la faculté des lettres et des langues étrangères de l'Université Mostefa Ben Boulaid, Batna 2 en Algérie où elle enseigne le module de littérature générale et comparée. En 2022, elle a soutenu sa thèse de doctorat intitulée : « Thanatos et thanatophobie : Poésie du voyage éternel dans l'œuvre de Jean d'Ormesson ». Elle est membre du laboratoire SELNoM. Ses recherches portent sur le roman contemporain et l'extrême contemporain, la mythocritique et la littérature francophone maghrébine d'expression française.

PUBLICATION INFO				
Cahiers ERTA	e-ISSN 2353-8953 ISSN 2300-4681		ERTA	
Received : 30.09.2024 Accepted : 13.08.2025 Published : 30.09.2025	ÉTUDES	ASJC 1208		
ORCID : 0009-0005-5475-5606				
N. A.-A. Boukerdenna, « La poétique de la solitude dans <i>La dernière nuit</i> d'Emmanuel Bove », [dans :] <i>Cahiers ERTA</i> , 2025, nr 43, pp. 133-155.				
DOI : doi.org/10.26881/erta.2025.43.06				
www.czasopisma.bg.ug.edu.pl/index.php/ce/index				
Attribution 4.0 International (CC BY 4.0).				